

## NOUVELLES LETTRES D'ITALIE.

---

### I

*Crespano Veneto.*

Pénétrant dans ma chambre, malgré les volets fermés, un gai soleil m'éveille de bonne heure. Je suis curieux de me rendre compte de l'aspect du pays dont, la veille au soir, je n'avais entrevu que les lignes générales. Devant l'habitation, un petit jardinet rempli de fleurs aux vives couleurs ; au delà, une pelouse encore verte ; des écuries et des dépendances bornent la propriété au midi. Au-dessus de leurs tuiles rouges, des collines arrondies semblent d'anciennes moraines terminales. Dans le lointain s'étend, en un horizon infini, la plaine de la Vénétie, voilée par la brume argentée que le matin fait sortir de ces terres basses et humides. Au nord de la maison, encore une pelouse avec très peu d'arbres ; au-dessus des maisons du village se profilent des montagnes dénudées, où quelques moutons paissent une herbe courte et rare. Ces parterres de fleurs sont évidemment d'introduction récente. Ils ont été depuis peu conquis sur le gazon. Et, en effet, autrefois, en Italie, les villas ordinaires étaient tout simplement posées au milieu d'une vigne ou d'une prairie. Ce n'est que dans les villas princières qu'on trouvait le jardin, et souvent à la française. Maintenant, on imite

partout le jardin anglais, avec ses pelouses tondues et roulées, ses plantes d'agrément, ses arbres variés ; cela fait le tour de l'Europe.

Je trouve Luzzatti déjà levé. Après avoir pris un *caffè nero*, nous allons visiter le village en attendant le déjeuner, qui se fait à dix heures. Crespano a un aspect très différent des localités de même importance chez nous. Les habitations sont plus grandes, elles ont presque toujours une apparence plus ou moins monumentale. On a remué ici bien plus de pierres pour loger un même nombre d'hommes. Tous les murs sont blanchis à la chaux. On ne voit rien qui ressemble à ces chaumières basses, parfois encore en argile et couvertes de paille, qui ne sont pas rares en Belgique, en France et surtout en Allemagne. Il n'y a pas jusqu'aux maisons d'ouvriers qui n'aient un étage ; je remarque beaucoup de bâtiments comme on n'en trouve pas, même dans nos petites villes. Voici d'abord celui de la poste, plus grand que les postes de nos villes : fronton et façade de vingt mètres. L'hôtel aussi est gigantesque : une enfilade de chambres au rez-de-chaussée et cuisine monumentale. Il est vrai qu'en face, de l'autre côté de la cour, s'étend une construction parallèle, où est écrit : *Bagni*. On vient ici en villégiature, paraît-il. Tout un côté de la place publique est occupé par une colonnade style dorique, formant promenoir couvert et abritant des boutiques et surtout un grand café tout rutilant de dorures, de glaces et de fresques aveuglantes. Quel contraste avec nos estaminets de village, dont les murs nus n'ont d'autre ornement que les affiches de ventes, jaunes et vertes, ou parfois des estampes coloriées de quatre sous, représentant Guillaume Tell ou le Fils prodigue ! Nous passons encore en revue une école colossale à quatre étages, un hôpital suffisant pour abriter les malades d'une grande ville et la maison du syndic, où dix familles se logeraient à l'aise. Je m'étonne de voir des institutions aussi grandioses.

— Il en est un peu partout ainsi en Italie, me répond Luzzatti, mais ici tout cela est payé par Canova.

— Par Canova ?

— Sans doute. Ignorez-vous qu'il est né près d'ici et qu'il a laissé sa fortune à son lieu natal ? Nous irons tantôt voir Passagno, et alors vous comprendrez.

Derrière l'hôtel, nous trouvons des promenades couvertes de berceaux en charmilles, délicieuses l'été, qui nous conduisent dans un bois de châtaigniers. Il garnit les flancs d'un ravin que la route franchit sur un pont d'une seule arche; il est d'une fière allure romaine, qui fait penser au pont du Gard. Les parois de la gorge, par endroits ravinées, étalent, parmi la verdure déjà roussie des chênes, ces traînées de terre ocreuse qui font si bien dans les avant-plans des paysages italiens. Je me demande ce qui me fait sentir que je ne suis plus au nord des Alpes. Les dessous de bois sont moins verdoyants; les fougères et les mousses, plus rares; les arbres, chênes et châtaigniers, plus secs, moins feuillus. Leurs troncs, leurs écorces, le sol, les pierres, tout a des tons plus chauds, plus terre de Sienne, moins adoucis par les moisissures glauques. Ceci convient mieux à la palette du peintre, mais je préfère les épaisses feuillées, les tons frais du Nord. Dans ses *Menus Propos*, Töpfer montre admirablement que les aspects les plus grands ou les plus ravissants de la nature ne sont pas ceux qui se prêtent le mieux à la peinture. C'est vrai. Jamais aucun artiste ne fera une toile passable s'il essaie de reproduire le Mont-Blanc, le Niagara, l'Himalaya, une forêt vierge de l'équateur, ou un coucher de soleil sur le golfe de Naples. Ce que je connais de moins mauvais en ce genre, c'est le Mont-Rose de Calame, au musée de Neufchâtel; mais le catalogue seul vous apprend qu'on a devant soi la reine, à la fois auguste et charmante, des Alpes Pennines.

Nous rentrons au logis. La poste est arrivée. Je saisis ici, plus encore que chez moi, et dans toute son horreur, le spectacle du travailleur intellectuel, bien plus écrasé que le travailleur manuel, par le « machinisme » : imprimerie, presse périodique, poste et télégraphe. Une grande table est couverte de tout ce qu'a apporté le facteur, la pleine charge d'un homme. Voici d'abord les statistiques officielles

de trois pays : de gros volumes tout gonflés de chiffres et de tableaux. *Inchiesta agraria* et *Inchiesta sulla marina mercantile*, pour l'Italie ; le rapport du département des finances des États-Unis et deux in-folios allemands ; deux volumes et trois brochures : *omaggio dell' autore* ; des revues italiennes, françaises, anglaises, allemandes et des journaux sans nombre ; tout un paquet de lettres et deux télégrammes.

Après qu'il eut sommairement dépouillé son courrier : Voyez, me dit Luzzatti, ce qu'on me demande : invitation pressante d'aller assister à l'inauguration de la Banque populaire de Troja, dans les montagnes qui bordent le Tavoliere di Puglia : un jour et demi pour aller, autant pour revenir, plus un de séjour : total, quatre jours ; autre invitation d'une banque populaire sicilienne : voyage, aller et revenir, de cinq jours au moins ; on me prie aussi de me rendre à Vittoria pour que j'aie y recevoir, avec les autres députés de la province, la reine Marguerite, qui revient de sa villégiature dans les Alpes ; lettre de Sella qui me convoque à Biella pour le jury de l'exposition industrielle ; aimable billet de Minghetti, qui m'engage à vous accompagner à Bologne ; deux dépêches d'électeurs qui réclament une entrevue pour régler définitivement notre campagne électorale. Que puis-je faire ? Je me couperais en quatre que je n'y suffirais pas.

— Voilà, lui répondis-je, la vie que le progrès nous fait. En Angleterre et en Amérique, les auteurs et les hommes politiques proposent de fonder une association de défense mutuelle. Mais de quel arme se servir ? Je ne vois qu'un moyen : faire annoncer sa mort ou se faire mettre en prison comme nihiliste ! Ah ! si nous pouvions obtenir ne fût-ce que quatre ou cinq ans de cellulaire, pour étudier la question sociale. Et il y en a qui ont cette chance et qui se plaignent ! Nous ne l'aurons jamais, nous. Marnix a dit : *Repos ailleurs*, mais il n'était pas, lui, persécuté par ces vampires de notre temps : la poste, le chemin de fer et le télégraphe.

Quelque temps auparavant, j'avais noté dans un livre sur

Constantin (J. Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, 1880) une petite pièce de vers où un poète du iv<sup>e</sup> siècle, Festus Avienus : *Ad Amicos de Agro* (Wernsdorf, *Poet. lat. min.*, V, 2), dépeint l'existence d'un propriétaire à la campagne : « Au commencement de la journée, j'adresse mes prières aux dieux. Puis je me rends auprès des serviteurs et j'assigne à chacun sa tâche. Plus tard, je lis, j'invoque Apollon et les Muses jusqu'à ce qu'arrive le temps de m'occuper et de m'exercer sur la palestre recouverte de sable. D'humeur joyeuse, loin des affaires d'argent, je mange, je bois, je chante, je joue, je me baigne, et je me repose après le souper du soir. Tandis que la petite lampe brûle un peu d'huile, je dédie ces lignes aux Muses nocturnes. »

Voilà la vie antique dans toute sa beauté simple, le fruit exquis de la tradition hellénique et des enseignements de Platon. Comme moyen de vivre, la culture de la terre, la plus naturelle et la plus saine ; des exercices pour le corps et pour l'esprit ; les membres, assouplis par l'huile, se fortifiant sur la palestre ; le bain quotidien et la natation. Pour l'esprit, le culte de la philosophie et des Muses. La tranquille jouissance de soi et de la nature, loin du tracas des affaires. Que faisons-nous pour entretenir la vigueur et la santé ? Nos cerveaux, épuisés par les veilles, surmenés par mille occupations diverses, engendrent les anémies, les dyspepsies, tous les maux de la nervosité surexcitée.

— Quand on veut se rendre bien compte des conditions économiques d'un pays, il faut examiner par le menu comment on y est logé, meublé, vêtu et nourri ; comment on travaille et comment on s'amuse. Le lecteur et mon ami Luzzatti me pardonneront donc quelques détails de ménage. Le déjeuner est copieux et bon, arrosé de divers vins d'Italie qu'on ne connaît pas assez à l'étranger ; le bouillon aux pâtes d'Italie ; le veau avec la polenta nationale, mais relevée de tomates ; les cailles rôties ; les courges de Venise frites, spécialité délicieuse de la Lagune. Abondance de fruits splendides ; c'est la vraie saison. Je m'informe du prix des vivres ; c'est, au fond, la grosse question. Tout est meilleur marché qu'en Belgique.

La viande, environ 1 fr. 50 c. le kilogramme. Voici un prix noté à Bassano : *Castrato di prima qualità, 65 centesimi, al mezzo kilo.* Donc, 1 fr. 30 c. le kilogramme de mouton. Le beurre — venu des montagnes voisines — exquis, à 2 fr. 50 c. le kilogramme. Une caille, 40 centimes. Le vin, relativement, est cher, quoiqu'on en fasse beaucoup sur toutes les collines avoisinantes : 50 francs l'hectolitre, le rouge de qualité ordinaire, 40 francs le blanc. Un poulet, 1 fr. 50 c. à 2 francs ; 15 centimes pour un melon ; 30 centimes pour un kilogramme de pêches. Les gages des gens de service aussi sont peu élevés. Le domestique n'a que 16 francs ; mais ce n'est qu'un jeune garçon du pays, peu formé, nullement un valet de chambre ; cependant il est intelligent, actif et beau comme Adonis. La race ici est de cette beauté fine, un peu efféminée que Canova a reproduite dans ses statues. La cuisinière a 20 francs, la femme de chambre, 25 francs. Il est vrai que celle-ci doit faire les robes ; mais l'autre fait de bons ragoûts. Chez nous ce sont les cuisinières qui sont hors de prix. Ici, elles subissent la concurrence des cuisiniers, qui sont très nombreux. Toutes les maisons riches ou même très aisées en ont.

Voici la distribution de la maison : Un immense vestibule prenant toute la profondeur, et s'ouvrant sur le jardin aux deux façades nord et sud. Avec les volets fermés et des courants d'air, on y maintient la fraîcheur ; à droite, le salon ; à gauche, la salle à manger et la cuisine. Ce grand poêle que nous appelons « cuisinière » n'y existe pas : on a des réchauds au charbon de bois et une grande cheminée où brûlent des fagots, comme partout autrefois. Au premier, trois grandes chambres à coucher, et autant au second, avec le cabinet de travail. Les murs sont épais ; un large escalier en pierre conduit aux étages ; les appartements sont parquetés en petites mosaïques irrégulières sur voûtes. Le bois n'est guère employé dans la construction. Tout est en des proportions doubles de ce que comporte une habitation semblable en Belgique. Ce sont sans doute ces immenses palais qu'on rencontre partout en Italie qui ont habitué les architectes à

faire grand. Ou cela remonterait-il à l'instinct bâtisseur des Romains?

Arrivé dans son cabinet, Luzzatti ouvre avec respect une armoire toute remplie de livres en toutes les langues, anciennes et modernes, et il me dit : « Ceci est consacré à Thémistius. Le connaissez-vous ? »

— Non ; mais puisqu'il est de vos amis, il doit être bon à connaître.

— M'occupant, reprend-il, dans mon cours de droit public, d'étudier la notion de la tolérance, j'ai voulu remonter à ses origines. Je suis arrivé ainsi à l'empereur Julien, et c'est dans un écrit d'un de ses conseillers nommé Thémistius que j'ai trouvé l'idée de la liberté de conscience formulée pour la première fois, avec une précision parfaite, et mieux peut-être que dans Locke, dans Voltaire, dans Naville ou dans d'autres auteurs modernes. Je me suis alors pris d'une sympathie sans bornes pour mon auteur. J'ai voulu le connaître à fond. J'ai réuni tout ce qui a été écrit à son sujet, tout ce qui le touche de loin ou de près, je ne veux rien omettre. C'est ma folie : chacun à la sienne.

« Thémistius était l'ami et le directeur de conscience de l'empereur Julien. Philosophe stoïcien, il était resté païen ; Julien le nomma préfet de Constantinople et membre du sénat romain. Nous avons de lui une correspondance avec Libanius et des discours. C'est là que j'ai trouvé le passage qui me ravit. Quand j'ai un moment à moi, c'est avec bonheur que je me plonge dans ma chère étude. Quelle hauteur de vues chez ces philosophes anciens, même au temps de la décadence ! Écoutez ces quelques lignes de l'épître que Julien lui adressa au moment où il monte sur le trône. »

Et Luzzatti me lit, en effet, des passages de cette lettre, avec un feu et un enthousiasme que je ne tarde pas à partager. Julien hésite à accepter le rôle de maître du monde. Il s'en croit indigne. Combien il serait plus heureux, et même plus utile, en continuant à s'occuper de philosophie ! « Pour moi, écrit-il à Thémistius, je dis que le fils de Sophronisque a plus fait qu'Alexandre. C'est à lui que l'on doit la

sagesse de Platon, le talent de Xénophon, la philosophie érétrienne et mégarique. Qui doit maintenant son salut aux conquêtes d'Alexandre? Quelle ville s'en trouve mieux gouvernée? Quel particulier en est devenu meilleur? Tous ceux, au contraire, que sauve la philosophie sont redevables à Socrate de leur salut. »

Plus loin, Julien invoque Aristote, pour prouver la supériorité du gouvernement populaire sur l'autocratie, et il cite ce que dit le Stagyrite : « Quant à ce qu'on appelle la royauté absolue, qui est le gouvernement d'un roi ayant le pouvoir de faire tout ce qu'il veut, il semble à quelques-uns contraire à la nature qu'un seul homme soit le maître de tous les citoyens, l'égalité étant une loi naturelle, juste et nécessaire... Vouloir que la raison règne, c'est vouloir le règne de la divinité et des lois; vouloir qu'un homme règne, c'est vouloir le règne d'une bête fauve. » Quel langage dans la plume d'un empereur tout-puissant!

« Grande est la mission du philosophe. On peut en effet, en formant trois ou quatre philosophes, rendre plus de services au genre humain qu'un grand nombre de rois, tous ensemble...

« Pour moi, ce n'est ni la fuite du travail, ni la poursuite du plaisir, ni l'amour du repos et du rien-faire qui me fait détester la politique; mais je ne trouve en moi ni la science, ni la supériorité naturelle dont je sens que j'aurais besoin pour régner. »

Quel souverain, sauf peut-être saint Louis, a parlé et a pensé de la sorte! Quel sentiment du devoir! Quelle humilité! Quel hommage rendu à la pensée humaine!

La philosophie n'était pas pour ces hommes de bien une curiosité de l'esprit, mais une discipline de la vie. C'était une vraie religion qui saisissait tout l'être et réglait tous les actes de l'existence. Voyez encore Julien. Dans le *Misopogon*, il raconte les austérités de sa vie, « des nuits sans sommeil sur une natte; des repas qui calment à peine l'appétit ». Il arrive dans sa chère Lutèce : il y gèle, la rivière roule des glaçons. Julien ne veut pas d'abord qu'on chauffe sa chambre : « Je

voulais m'habituer à supporter cette température rigoureuse que j'aurais dû adoucir à l'aide des fourneaux en usage dans presque toutes les maisons du pays. »

La philosophie, qui le guide dans la vie, le fortifie aussi dans la mort. Julien est allé défendre les frontières de l'empire contre les Perses jusqu'aux bords de l'Euphrate. Une flèche lui a percé le foie; il va mourir. Ses amis qui l'entourent ne peuvent retenir leurs larmes. Il impose silence à ses douleurs et, comme Socrate, leur parle jusqu'au dernier moment de l'âme, de sa sublime essence et de son immortalité.

Luzzatti et moi, nous sommes d'accord pour nous effrayer de la faible part qui est faite à la morale dans notre enseignement actuel. Les catholiques ont, il est vrai, le catéchisme. Mais ce résumé d'une métaphysique très haute et de dogmes issus du platonisme alexandrin, peut-il être compris à l'âge où il s'enseigne? S'empare-t-il de la vie? Devient-il la règle de la conduite? Nullement. Et dans les écoles primaires et secondaires d'où l'enseignement religieux est exclu, que reste-t-il pour former l'être spirituel et moral? Rien, ou presque rien. Effroyable lacune et qui se traduit par l'affaïssement du sens moral, que nul ne conteste. Puisque l'Évangile est banni, qu'on donne au moins aux enfants Épictète et surtout Marc-Aurèle. Je voudrais qu'un petit livre d'extraits bien faits de cette fière morale des stoïciens antiques servît de *vade mecum* dans toutes les classes. Une sorte d'*Imitation de Jésus-Christ* du stoïcisme qui nous donnât la moelle de la philosophie antique, à défaut des enseignements plus élevés du Christ.

On apprend, dit-on, les langues anciennes pour nous initier à la pensée de l'antiquité. Il n'en est plus rien aujourd'hui. Ce qu'on cherche dans l'étude des langues mortes, ce sont des exercices de grammaire et de lexicographie. Que sait un de nos élèves de rhétorique des opinions et des idées des Grecs et de Romains?

Cependant le but de l'éducation est de faire des hommes, non des grammairiens.

Ce n'est guère que chez les quakers, chez les puritains ou chez les cénobites qu'on trouve le sentiment religieux ou philosophique imprégnant tout l'homme, — *intus et in cute*, comme dit Perse, — au même point que chez Julien ou Marc-Aurèle. Le christianisme, dont la société laïque se détache de plus en plus aujourd'hui, parvient encore à créer une sorte d'atmosphère morale qui arrête les défaillances; mais mollement et insuffisamment, quand une forte passion pousse au mal. O Julien! ô Thémistius! austères serviteurs du devoir, que nous sommes faibles et misérables à côté de vous. L'idée du bien suprême bridait chacun de vos désirs, dictait chacune de vos actions, inspirait chacune de vos pensées. De philosophie et de religion on n'en veut plus. Il faut se contenter d'étudier ce *qui est*, la nature, les lois naturelles, — non ce qui *doit être* l'idéal. Ainsi, entre la littérature légère, qui se moque de tout, et le positivisme, qui n'admet que les découvertes du scalpel et du microscope, meurent toute foi et tout enthousiasme. Je ne vois plus que les nihilistes qui en aient. Le dévouement absolu qui va jusqu'au sacrifice de la vie, ne s'attachant plus qu'aux doctrines de négation absolue, et pour la société et pour cette vie et pour l'autre, voilà où nous allons.

— L'après-midi, la calessine, attelée d'un infatigable poney, vient nous prendre pour nous rendre à Possagno. La route est parfaitement entretenue, en dos d'âne, sans une ornière, comme dans nos Ardennes, mais étroite, afin de ménager le terrain et l'entretien. Les propriétés sont bordées de haies de gliditsia aux longues épines, et cette belle malvacée qu'on cultive dans nos jardins, l'altea, y ouvre ses grandes fleurs roses et violettes. Le pays est charmant, tout en collines dominées par une chaîne un peu plus haute qui descend des Alpes rhétiques. Beaucoup de vignes, souvent suspendues aux arbres, des prairies et de petits champs bien cultivés. Voici à droite un palais énorme avec grandes colonnades, qui appartient à une famille « dogale » de Venise. C'est encore l'ancien système. Des statues, des marbres, de l'architecture, nulle décoration empruntée à la nature et à la végétation.

Quelques peupliers, mais aucune variété d'arbres ou de fleurs. Plus loin, une petite villa où vit un major en retraite. Il l'a achetée pour 25,000 francs, avec trois ou quatre hectares de prairies et de châtaigniers. Une pelouse tondue et roulée, des fleurs de toute espèce, des gynérias splendides, couronnées de leurs houppes allongées, des résineux de différentes espèces, des rosiers grimpants, tout l'aspect d'un cottage anglais. Voilà bien le contraste des deux époques. Là-bas, la villa princière, sans agrément, où tout est pompe et ostentation; c'est l'aristocratie de l'ancien régime. Dans le cottage du major, c'est l'époque actuelle : le confort du *home*, le décor emprunté aux connaissances botaniques, l'absence d'apparat, les jouissances personnelles.

A Possagno, nous descendons à la fondation Canova. C'est une maison simple, mais vaste, qu'il a fait bâtir et qui englobe la petite habitation de paysan où il est né. Canova, en mourant, a laissé à son frère, qui était évêque, toute sa fortune s'élevant à plus d'un million, en lui imposant l'obligation de bâtir à Possagno une église, dont il donnait les plans, et un musée-glyptothèque pour y réunir la reproduction de toutes ses œuvres et, enfin, de consacrer les revenus à des œuvres d'utilité publique pour son village et les environs. Tout cela a été exécuté à la lettre. L'administrateur de la fondation Canova est actuellement le syndic de Crespano-Veneto.

Nous visitons d'abord la glyptothèque. L'impression est profonde. L'architecture est très simple, mais on ne peut se défendre d'une vive émotion quand on contemple réunies ces œuvres du génie qu'on a vues jadis à Rome, à Vienne, à Paris : le Thésée et le Minotaure, les Trois Grâces, la Madeleine repentante, les Lutteurs, Pauline Borghèse en Vénus, Napoléon, le Tombeau du Titien et les bustes de tous les grands personnages de son temps. C'est l'art grec de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis, un peu grêle et maniéré; non la forte beauté antique de la Vénus de Milo et des sculptures du Parthénon. Praxitèle peut-être, mais non Phidias. Cependant, l'inspiration est élevée et la grâce,

extrême. Les têtes de Napoléon sont des chefs-d'œuvre. C'est bien le type consacré, tel qu'il passera à la postérité. A Copenhague, on a aussi réuni dans un musée unique toute l'œuvre de Thorwaldsen et tous les souvenirs que l'on possédait de lui. Dans la maison, on voit plusieurs tableaux de Canova dont il était plus fier que de ses statues. Détestables imitations de David; la couleur est insupportable, et ce qui est étrange, le dessin et la composition ne charment pas. La bibliothèque du grand artiste, les portraits de ses parents, quelques-uns de ses vêtements, son mobilier, tout est conservé avec un soin religieux. En face de la maison s'élève l'église, qui est une copie du Parthénon. La situation en est admirable : elle a été choisie par Canova lui-même. Elle rappelle celle de la Walhalla, au bord du Danube, près de Ratisbonne; mais celle-ci est très supérieure. Le monument s'élève sur les premiers gradins d'une haute colline dominant le village. On y monte par une large avenue pavée de petits cailloux blancs et encadrée de bordures d'arbres verts, taillées en haies. Quand on se retourne, avant d'entrer dans le temple, la vue est incomparable. Au premier plan, tout un amphithéâtre de collines verdoyantes descendent en pente douce jusqu'à la plaine de la Brenta. Dans le fond on aperçoit les lagunes, les maisons blanches de Venise, Chioggia, Malomocco, et puis l'azur adouci de la mer lointaine; à droite, Padoue et les monts Euganéens, et derrière soi les premières croupes des Alpes. George Sand, pendant son fameux voyage à Venise, qui a laissé des souvenirs si amers dans sa vie et surtout dans celle de Musset, était venue errer dans cette région peu connue des étrangers. Elle raconte ses impressions dans les premières pages des *Lettres d'un voyageur*. Voici ce qu'elle y dit du village de Canova.

« Le vallon de Possagno a la forme d'un berceau; il est fait à la taille de l'homme qui en est sorti. Il serait digne d'avoir servi à plus d'un génie, et l'on conçoit que la sublimité de l'intelligence se déploie à l'aise dans un si beau pays et sous un ciel si pur. La limpidité des eaux, la richesse du sol, la force de la végétation, la beauté de la race dans cette

partie des Alpes, et la magnificence des aspects lointains que le vallon domine de toutes parts, semblent faits exprès pour nourrir les plus hautes facultés de l'âme et pour exciter aux plus nobles ambitions. Cette espèce de paradis terrestre, où la jeunesse intellectuelle peut s'épanouir avec toute sa sève printanière, cet horizon immense qui semble appeler les pas et les pensées de l'avenir, ne sont-ce pas là les deux conditions principales pour le déploiement d'une belle destinée ? »

J'ai relu ces *Lettres d'un voyageur*, qui avaient laissé une si profonde impression dans mon souvenir. Je retrouve dans ce volume, presque à chaque page, des marques au crayon exprimant mon admiration. Maintenant, ce style ne me plaît plus du tout. Il a de la pompe, du nombre, et une sorte de charme musical, mais il ne rend nettement ni les sentiments de l'auteur, ni les aspects du monde extérieur. Tout est vague. Qui est ce voyageur ? Que pense-t-il au juste ? Que voit-il ? Que fait-il ? On le devine à peine. C'est moins précis qu'un rêve. Décidément, le seul style qui ne vieillisse pas, c'est le simple et le naturel. Prenez une page de Voltaire : comme tout y est précis, clair, limpide !

Quand on écrit, c'est, apparemment, pour rendre le mieux possible une pensée. L'emphase, la déclamation, et surtout le « maniérisme », la recherche des effets de mots et d'épithètes, paraissent ridicules quand la mode en est passée, comme les troubadours dorés des pendules de la Restauration. Voltaire est trop sec, peut-être ; l'image fait défaut dans le verbe, et la couleur dans les adjectifs ; mais comme le trait et la vivacité du tour soutiennent l'attention ! Voulez-vous une prose plus charnue, mais où l'image jaillit naturellement du fond même de l'écrivain, avec son goût de terroir, comme un vin généreux, prenez Bossuet dans ses lettres, Saint-Simon et les lettres du marquis de Mirabeau, l'*Ami des hommes*. Le style de George Sand, c'est du Jean-Jacques, moins ses grandes qualités, la précision et la force de l'expression, et le « rendu » d'une pensée bien conçue et arrêtée. La Bruyère n'a-t-il pas bien raison quand il écrit ceci, dans le chapitre : *les Sociétés* : « Vous vouliez me dire qu'il fait

froid. Que ne disiez-vous : Il fait froid?... — Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourrait en dire autant? — Qu'importe? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde? »

— L'église de Canova est construite en marbre du pays; elle est éclairée par une ouverture dans la coupole, comme le Panthéon. Il s'y trouve des tableaux et des bas-reliefs du maître.

Cette imitation du Panthéon me fait réfléchir au caractère si remarquablement « solide » du génie romain et de l'architecture romaine dont les Italiens s'inspirent encore. Considérez les monuments que les Romains ont construits dans tout notre Occident, depuis la *Cloaca maxima* des premiers temps de Rome, jusqu'à la *Porta nigra* de Trèves, les aqueducs, les amphithéâtres, le « Pont » du Gard, qui est un aqueduc, les ponts sur le Tibre qui ont résisté à tant d'inondations, la « Piscine admirable » du cap Mysène, les substructions du Palatin et du Capitole; partout des blocs massifs, puissamment assis sur le sol; comme visée, non l'élégance, mais la durée éternelle; une pensée d'ingénieur plutôt que d'artiste, et la poursuite de l'utile plutôt que celle du beau, et cependant un grand effet esthétique, obtenu par cette simplicité même, par cette solidité « souveraine » et par l'adaptation des moyens au but.

Combien le génie littéraire de Rome, même quand il est soulevé par le coup d'aile hellénique, est moins fin, moins simple et moins profond que celui d'Athènes!

En politique et en droit, le Romain a été un conservateur obstiné. Il n'a jamais introduit dans la constitution et dans l'ordre social ces changements profonds et brusques, si fréquents dans les Etats de la Grèce. C'est ainsi, par exemple, qu'il a conservé le sénat et le consulat, depuis le commencement de la république jusqu'à la chute de l'empire. Extérieurement, la religion change peu. En droit surtout, on tient à ne pas abolir les anciennes lois : celle des Douze Tables reste en vigueur jusque sous Justinien. On en modifie seulement les applications, par des fictions de toute espèce. Le

caractère italique fait penser à celui du bœuf, qui a donné son nom au pays et qui trace son sillon, droit devant lui, marchant d'un pas lent, pesant, mais ferme. Quel contraste avec la légèreté et les variations des Hellènes, et surtout avec cet amour de l'idéal qui éclate dans les dialogues et dans la *République* de Platon ! Et tous deux cependant, le Grec et le Latin, appartiennent à la même race, parlent une langue assez semblable, ont reçu la même culture religieuse et se sont abreuvés aux mêmes sources littéraires. D'où provient la différence ? Faut-il l'attribuer à l'influence de la lourdeur étrusque ou de la gravité ombrienne ? *Chi lo sà ?*

— Non loin du temple de Possagno, au milieu d'un jardin, s'élève un grand bâtiment : c'est une école moyenne, un « gymnase », avec pensionnat. Tout cela fondé et entretenu avec l'argent de Canova. Les jeunes gens de ce district rural qui veulent arriver aux études supérieures des universités, des écoles normales ou des séminaires, peuvent y apprendre les langues anciennes sans aller à la ville. N'est-ce pas une chose admirable que ce legs de Canova, et digne d'une grande âme ? Voilà deux villages largement et luxueusement pourvus de toutes les institutions qui peuvent contribuer à améliorer et à élever la condition des populations. Des écoles, des hôpitaux, des promenades, un musée, un temple et toutes les influences civilisatrices qui en résultent. Comment se fait-il que si peu de gens riches, même sans enfants, pensent à faire comme le grand sculpteur ? Leur nom et leur influence bienfaisante se perpétueraient d'âge en âge. Supposez chaque village propriétaire de terres pour un million, dont le revenu soit employé à embellir la localité, à y répandre l'instruction, la moralité, le sentiment esthétique. Comme un pays se transformerait en peu de générations ! Que de facilités pour résoudre la question sociale !

Nous allons saluer le syndic, petit propriétaire de vignes. Maison peu entretenue extérieurement — ce qui est l'ordinaire, en Italie ; mais les chambres sont très propres et pourvues de bons meubles. Nous parlons des vignes ! La récolte sera belle cette année (1882), et le vin est cher. Pourvu que

le phylloxera n'arrive pas. Les cultivateurs ne boivent guère que du vin de seconde pression, une piquette acide, sauf au café, quand ils y vont ; alors ils prennent une ou deux chopines, à 30 ou 40 centimes le litre. On ne boit guère d'alcool et les cas d'ivrognerie sont extrêmement rares. Quel contraste avec nos pays du Nord, où les ravages de l'alcoolisme augmentent sans cesse ! Grâce au gymnase Canova, l'un des fils du syndic a fait de bonnes études, et il a un goût inné pour les sciences naturelles. Il a collectionné, dès son enfance, insectes, papillons, plantes, minéraux et fossiles. Deux chambres sont remplies de ses herbiers, de ses boîtes et de ses échantillons. Il suit les cours à l'université de Padoue. Luzzatti m'assure qu'il fera honneur à Possagno. Je remarque que les villages italiens fournissent beaucoup plus de recrues que les nôtres aux lettres et aux sciences. Cela tient, je pense, à deux causes : le Méridional, ayant peu de besoins réels, par suite de la douceur du climat, s'attache moins exclusivement aux intérêts matériels. En outre, ici, dans les villages, au-dessus de la classe la plus pauvre, qui est plus misérable encore que dans le Nord, vous trouvez un certain nombre de familles vivant de peu, mais à la manière de la bourgeoisie des villes. Ils ont quelque instruction, lisent les journaux et s'occupent beaucoup de politique. C'est parmi eux que se recrute le parti radical un peu partout, et même le parti socialiste, dans les Romagnès.

La vie citadine, qui prédomine dans les campagnes, est sans doute un héritage de Rome et de son organisation municipale. Dans la majorité des provinces italiennes, les cultivateurs ne vivent pas éparpillés, au milieu des champs qu'ils cultivent. Ils sont groupés au centre de la commune, qui devient ainsi un bourg, si le pays est peuplé. C'est de là que le laboureur part avec sa charrue et ses bœufs pour travailler la terre. Système détestable. Que de temps, que d'efforts, que d'engrais perdus ! Il est vrai que la sociabilité se développe. Il est rare, le type de la famille isolée, qui se suffit à elle-même, réfléchie, taciturne, comme chez les Anglo-Saxons.

« Voyez-vous là-bas, me dit Luzzatti, au haut de cette colline, cette vieille tour sombre? C'est Asolo, la résidence de la reine de Chypre. Je vous y conduirai demain, pour voir comment nos banques populaires donnent la solution de cette quadrature du cercle de l'économie politique : le crédit agricole. »

ÉMILE DE LAVELEYE.

